Le petit roi de Chimérie – Préface de Léon Bocquet – 1924 Albin Michel

Il y a de cela douze ou treize ans avaient coutume de se réunir chez un maître-tailleur de la rue Sainte-Catherine, à Bordeaux, fervent des sports, ou dans un café de la place d'Aquitaine de la même ville, plusieurs élèves des classes supérieures du lycée et quelques étudiants de la Faculté des Lettres. Cette jeunesse girondine menait ardemment au stade local de bons combats de football, ce qui ne l'empêchait pas, une fois déposé le maillot à bandes rouges et blanches, de s'intéresser avec une égale passion à l'art et à la littérature. Quelques-uns même écrivaient déjà des vers et se les récitaient. De ceux-là était René Maran, un des récents lauréats du prix Goncourt avec *Batouala*.

Or, un modeste répétiteur du lycée venait de publier un recueil de poèmes qui, vanté dans une conférence du professeur Fortunat Strowsky, avait rencontré, là-bas, un appréciable succès. Ce jeune homme, qui allait peu après connaître une grande fortune littéraire, brusquement interrompue aux premières heures de la guerre par une mort inglorieuse dans un camp d'instruction, se nommait André Lafon. Son livre : *Les Poèmes provinciaux*, exaltait la vie humble et quotidienne avec moins d'éclat que de simplicité familiale, mais avec une sincérité neuve et touchante.

Devant l'enthousiasme suscité, l'émulation du groupe s'accrut et quelques-uns brûlèrent du désir de se voir imprimés. Les éditeurs parisiens ne sont pas, on le sait, fort accueillants aux vers des débutants. Ils sont même tout à fait rétifs à l'idée de s'encombrer de « juvenilia » des inconnus qui résident en province. Nos Bordelais, très sagement, n'allèrent point frapper aux portes obstinément closes des bibliopoles de la capitale.

Comme André Lafon avait publié son premier volume sous la firme de la revue, alors lilloise, *Le Beffroi*, ils s'adressèrent à celui qui était quasiment leur camarade pour leur faciliter l'accès de la maison. Et il arriva en Flandre plusieurs manuscrits dont la plupart ne se haussaient guère au-dessus du ton d'agréables pipeaux à la musique un peu vulgaire ou rétrograde. Le directeur de la « Bibliothèque du Beffroi », où figuraient déjà des poètes à l'accent original, tels que Léon Deubel, Théo Varlet, Paul Castiaux, R. Allard, Vildrac, et d'autres qui annonçaient un sûr talent, tels Louis Pergaud et Francis Eon, n'admettait pas, il s'en faut, dans sa collection, tous ceux qui sollicitaient d'y entrer. Aussi, des essais à lui soumis ne retint-il que la matière d'un seul ouvrage *: La Maison du Bonheur*, toute emplie de généreuses promesses et qui parut en 1909. Et c'est là l'origine de ma correspondance et de mon amitié avec René Maran qui était l'auteur du recueil.

J'ignorais alors, mais ne tardai pas à l'apprendre, que le novice de la Confrérie de Sainte-Poésie, était un homme de couleur. René Maran avait hésité à m'en faire la

révélation, craignant sans doute un fâcheux effet sur un confrère qui pouvait avoir de sots préjugés à l'endroit des noirs. Comme si cela importait le moins du monde au mérite et à l'intelligence ! Il m'en devint au contraire plus sympathique, et il semble bien me souvenir que pour le mettre complètement à l'aise, parce qu'il avait l'air de s'excuser, je lui citai un vers dont j'ignore d'ailleurs s'il est d'un authentique latin ou d'un rhéteur de collège, mais qui exprimait bien mon sentiment :

Diversi colore, sed fratres lumine mentis.

René Maran me fut reconnaissant, et au-delà de ce que valait semblable remarque, pour cette parole. De nature tendre et sentimentale, lui qui n'avait pas toujours tiré toute joie d'avouer sa race, devint bientôt plus expansif. Ses lettres se firent plus nombreuses. Elles prirent, chaque fois, une tournure plus confidente. Il y découvrit peu à peu et tout ensemble ses rêves, ses aspirations, son esprit et son cœur. Une solide et lointaine affection, servie par l'intimité qui nous liait tous deux à André Lafon, était née, qui ne s'est pas démentie depuis, plus fidèle au contraire à mesure que s'élargissait la distance entre nous et que durait l'absence.

Et je tins bientôt recueillis ici et là, sans sollicitation, au tournant d'une page, entre deux débats littéraires, les éléments d'une biographie et des particularités de caractère.

René Maran est né à Fort-de-France, le 5 novembre 1887. A cette date, son père, petit commis au secrétariat général de la Martinique, avait vingt ans. La mère était plus jeune de deux années et quelques gouttes de sang européen s'étaient glissées dans ses veines. Ont-elles prédisposé René Maran à subir, plus intensément qu'un autre individu de sa famille ethnique, l'apport de notre culture et à développer dans le sens de l'auto-analyse, ses opérations cérébrales volontiers mobiles ? Ce sont là mystères de l'hérédité.

Sur la fin de 1890, le père fut nommé dans un emploi fort modeste encore au Gabon. L'enfant s'acclimate difficilement à Libreville et son état de santé précaire nécessite, vers 1894, sa transplantation en France. Mis à l'école de Talence qui est, en pleine campagne, une annexe pour les « petits » du lycée de Bordeaux, il s'y trouve bien esseulé. Car, les camarades blancs, à un âge où l'on est sans pitié, ne ménagent au moricaud ni rebuffades, ni mauvais tours. Le jeune Maran prit le parti de cogner contre ses tourmenteurs. Il réussit à se faire craindre. Par la suite, comme il était, quoique capricieux, brillant élève, grâce à cette faculté d'assimilation qui est l'apanage de tous ses pareils, la vie d'internat devint un peu plus amène. On respectait un fort.

Le gamin ayant pris des muscles robustes et de l'assurance finit même par s'imposer tout à fait. Dès ses plus tendres années, afin de se venger à sa manière des avanies, il se fait un point d'honneur d'obtenir les premiers prix de grammaire. L'âge venant a développé cet orgueil : Maran a voulu se démontrer et démontrer à qui méprise les nègres qu'un Africain d'origine est aussi intelligent que n'importe quel Européen et

qu'il possède parfois et écrit mieux le français que bien des autochtones du Midi ou du Nord. Plus tard, l'aventure du Prix Goncourt a, d'un fier exemple, illustré cette thèse.

Somme toute, en dépit d'une réclusion mélancolique et sans tendresse, malgré les traverses de la maladie qui ne l'épargne point, malgré aussi le chagrin, en 1905, de la mort d'un frère et compagnon d'exil, le jeune homme mène à bon terme de solides études classiques.

N'ayant ni vacances ni congés à espérer qu'à de lointains intervalles, il a du temps pour la lecture. Et il lit pêle-mêle tout ce qui lui tombe sous la main, en particulier les poètes, et des romanciers, des romanciers de tout acabit, quitte à revenir ensuite à des ouvrages plus sérieux et à organiser ses connaissances extra-scolaires.

Il a le goût manifeste des lettres et peut-être va-t-il songer à s'inscrire aux cours de la Faculté. Mais brusquement, son père malade, René Maran doit pourvoir à l'éducation de ses deux cadets qui l'ont déjà rejoint.

Contraint par les nécessités matérielles, le voici en 1910, abandonnant Bordeaux pour l'Afrique. Il avait obtenu, dans l'Oubangui, un humble poste de fonctionnaire colonial. Dire qu'il envisagea avec gaieté l'orientation nouvelle de sa vie, serait excessif. Il appréhendait et la température des régions tropicales, lui qui n'aime que l'automne de France, et l'isolement qui devait en résulter pour sa jeunesse.

« Je vais bien loin, écrit-il. Je suis un peu fier, un peu triste aussi. » L'aventure, évidemment, séduisait l'homme d'action ; mais le grand inconnu et la solitude effrayaient tout de même son âme rêveuse.

Son premier poste fut Bangui. Il n'y arrive point avec les pensées ordinaires qui hantent les autres Européens au débarquer sur le continent noir. Des atavismes en sommeil s'éveillent subitement en lui au contact du pays originel :

« Car maintenant, avec un cœur français, je sens que je suis sur le sol de mes ancêtres, ancêtres que je réprouve parce que je n'ai pas leur mentalité primitive ni leurs goûts, mais ce n'en sont pas moins des ancêtres. » (1er février 1910).

Dès cet instant, la dualité qui s'affirme dans *Batouala* et qui va partager René Maran entre la sympathie instinctive qu'il ressent pour ses frères demeurés barbares et les obligations secrètes qu'il a envers la civilisation qui lui a donné une âme et un cerveau de blanc singulièrement cultivé, va s'accuser en lui et lui imposer dans toute sa pressante acuité le problème et le conflit des races ;

Que sont venus faire les Européens sur cette terre ? Ils ont spolié inutilement de pauvres êtres apathiques éternellement ensomnolés auxquels la civilisation fait plus de mal que de bien. » (1er février 1910).

Nommé commissaire de police à Bangui, on a prétendu que Maran s'était montré d'une sévérité particulière à l'endroit des indigènes. En fait, pénétré d'un haut sentiment du devoir, il s'est acquitté en conscience de fonctions assez ingrates et déplaisantes. Ce n'était point une sinécure qui lui avait été confiée :

« Somme toute, il est une erreur qu'il s'agit de détruire. On se figure qu'on ne fait rien aux colonies. Mon Dieu ! Je suis obligé de vous avouer que, parfois, nous faisons des journées de plus de douze heures, et ce n'est pas uniquement pour le plaisir. Pour ma part, levé à cinq heures, je travaille jusqu'à midi. Je recommence à une heure jusqu'à sept heures. De neuf heures à onze heures, je fais des tournées dans les villages suburbains pour voir si tout est tranquille - car je suis le Lépine dont Bangui s'honore - et parfois je prolonge mes veilles jusqu'au matin, pour lire ou écrire. J'aime avoir l'ombre pour travailler, c'est pourquoi mes poèmes en sont toujours remplis. » (19 mars 1911).

Dans la journée, expédiées les affaires courantes, les « palabres » lui morcellent et rongent son temps qui ne valent pas une heure de littérature. Afin d'échapper à l'emprise fastidieuse du labeur administratif considérable et de l'entourage, il postule un poste plus avancé. Après un bref congé en France, où l'a ramené la mort subite de son père qui laisse une situation financière assez embrouillée, il est dirigé vers Grimari en juin 1912. C'est à presque une semaine de caravane de Fort Sibut :

« Je suis monté jusqu'ici sur ma demande, avoue-t-il. C'est la région la plus saine de tout l'Oubangui et la plus riche. On y a du lait, du beurre, et un fromage écumeux qui eût plu à Vergilius Maro.

« Des sources nous donnent de l'eau pure. Une poule coûte un franc, et elles sont innombrables. Un œuf se vend dix centimes, une chèvre cinq francs.

« Toutefois, n'allez pas croire que je mène une vie enchanteresse. Le vin, la farine, le saindoux, l'huile, le sel, le savon, etc. ... sont d'une extrême cherté. »

Par contre, son service ne l'occupe que quelques heures par jour. Voici enfin des loisirs qu'il met à profit pour composer de nouveaux poèmes. Il constate avec satisfaction qu'on est mieux en pleine brousse qu'à Bangui. Et il inaugure cette existence de souvenir, de méditation, de repliement sur soi et d'auto-analyse qu'il va exprimer dans son prochain recueil de vers *: La Vie intérieure*. Il effectue dans la circonscription ou département de la Kémo, où il veille au bon ordre, de fougueuses randonnées qui le délassent de ses fatigues cérébrales, accordant heureusement son goût des exercices physiques et son penchant au rêve :

« Je viens de faire une tournée dans la subdivision où je suis, écrit-il en août 1912. Elle est composée de populations hostiles mal pacifiées et guerrières. Elles tuent souvent les miliciens que nous envoyons dans leurs villages et n'hésitent pas à nous attaquer. »

Quelquefois, il faut bel et bien réprimer les peuplades rebelles. Il y a des blessés, voire des morts des deux côtés et souvent des prisonniers. Maran revient à son point d'attache chargé de dépouilles opimes : sagaies de cuivre rouge ou de fer guilloché, boucliers en paille tressée, carquois pleins de petites flèches barbelées, puis terribles couteaux de jet.

Il n'y a pas, toutefois, que l'indigène dont il faut se méfier. Après les trente ou quarante kilomètres de marche sous le soleil torride des grandes solitudes taciturnes, d'autres dangers menacent :

« Vous ai-je dit, demande un post-scriptum d'une lettre de novembre 1913, que lors d'une de mes récentes tournées, alors que je dormais, le soir, dans une méchante case de brousse, un de mes chiens, Stop, a été pris au pied de mon lit par une panthère et mangé un peu plus loin ? Ce sont les beautés de la vie coloniale. »

Grimari était encore en 1913 un centre d'affaires important où résidaient cinq ou six commerçants. Belles occasions, outre le surcroît de besognes professionnelles, pour se disperser en vaines parlottes. Maran ne fréquente volontiers ni les uns ni les autres. Il préfère se distraire dans le jardin du poste où poussent des haricots et un unique artichaut qu'il entoure d'un soin particulier. Il s'intéresse aussi à ses quarante-sept poules et à ses trente-quatre cabris dont il contrôle chaque soir la réelle existence, sans quoi, ceux-ci et celles-là auraient tendance à disparaître subrepticement et à ne plus revenir. Il lui arrive de passer ainsi une semaine seul avec ses animaux familiers et « son personnel ».

« Pas très compliqué, ce personnel. Il se compose d'un excellent cuisinier, pour le pays. Il est très propre, chose rare, et parle bien le français. C'est un bornou, c'est à dire un arabisé. Il s'appelle de son vrai nom Ali-Baba.

« Si lourd que puisse être ce patronyme, il ne me vole pas. Parfois, mon vin de rouge qu'il était se clarifie trop, d'autres fois, mes boîtes de beurre ou de saindoux diminuent avec une rapidité miraculeuse. Mais il n'exagère pas. C'est un modèle. Je vous le dis sans rire. Car, en ces pays, il est de règle de piller les Européens le plus possible. On n'y manque guère.

« Je le paie trente francs par mois.

« Mon deuxième domestique, mon boy, s'appelle Nago. Il touche dix francs par mois pour nettoyer ma chambre, le matin, et faire mon lit pliant, le soir ... Car voici plus d'un an que j'ignore un vrai lit et la douce blancheur des draps.

« Mon troisième boy est le « boy Kondo », c'est à dire le boy qui garde les poules. Bien que je l'aie depuis longtemps, j'ignore son nom véritable. Il suffit qu'il se présente lorsque je hurle : « Boy Kondo » ...

« Enfin, il y a Misérable, mon chien. C'est une bien brave bête qui m'aime beaucoup et défend jalousement qu'on s'approche de moi.

« Son nom ! Il ne l'a pas volé, je vous assure. Ce labrit était le plus malingreux d'une portée de six. A plusieurs reprises, on fut sur le point de le « jeter à la flotte » comme disait son père nourricier, faubourien de Paris ...

« Mais il n'a pas voulu crever, l'éthique, le douloureux et mélancolique Misérable. Il s'est cramponné à la vie avec une telle ardeur que, de sa portée, il est le seul qui soit vivant à l'heure actuelle. Il se porte comme un charme. Il n'a qu'un seul défaut : celui de me donner trop de puces. Au moment que je vous écris, mollement vautré sur ma chaise longue, il fait sa sieste réparatrice ... »

C'est pendant un de ces sommeils de sybarite que le bon, le méfiant Misérable, fut surpris par je ne sais plus quel félin, et proprement dévoré.

De ce qui précède, il ne faut point conclure que René Maran est coutumier d'amples renseignements sur les accidents et incidents de la vie qu'il mène aux colonies. C'est par parenthèses qu'il livre à la curiosité de ses amis des informations de ce genre. Il en est, au contraire, fort avare. Ces détails, ils sont comme perdus dans de longues lettres, des lettres qui ont parfois huit, dix et seize pages d'écriture serrée sur papier grand format. D'une manière moins discrète et moins sobre, y apparait le décor prestigieux dans lequel il évolue et où évoluent les personnages de son roman. Poète et sensible plus qu'aucun autre Européen aux splendeurs de cette nature qui l'enveloppe et l'accable, il ouvre sur le miracle sans cesse renouvelé du pays merveilleux « où l'âge d'or du fond des âges poursuit sa marche ignorée et millénaire », des yeux émerveillés.

Les arbres : les « flamboyants » aux fleurs pourpres, les barbadines aux pétales bleus, les papayers à l'odeur douce et irritante, les oiseaux multicolores, les insectes innombrables et jusqu'à la torpeur des siestes équatoriales enchantent son âme reprise par la nonchalance du vieux songe héréditaire.

« J'entends sur les « fromagers » gazouiller les oiseaux appelés « gendarmes » à cause de leur jabot d'un jaune fané. Déjà, au loin, la chanson d'un merle métallique m'annonce qu'il est midi et si je ne vous écrivais pas, je me laisserais aller à la souveraine hébétude de l'heure. »

Pourtant, il cède rarement au plaisir d'un exotisme ingénu et facile. Quand il s'abandonne vraiment à la description, il est, dirait-on, submergé et conquis, à son insu, par l'afflux et le pittoresque des images qui se déroulent comme un cinéma vivant. Alors, il s'enthousiasme, son lyrisme intime qu'il refrène d'ordinaire s'accouple à la poésie extérieure. Tel est le cas, dans ce morceau extrait d'une lettre adressée, celle-ci, à Manoel Gahisto, au cours d'une inspection en 1911, dans les environs de Diouma :

« J'ai fait une tournée de douze jours dans une zone admirable. J'ai parcouru plus de 300 kilomètres et plénifié d'impressions neuves la mémoire de mes yeux et celle de mon esprit. Ah ! Ces belles plaines, infiniment vastes, maculées de loin en loin, d'arbres géants ; ces marigots qui sinuent en tous sens des eaux d'une perpétuelle clarté fraîche ; ces forêts qui exhalent, démêlées, les odeurs fortes des sèves différentes et celles des éléphants innombrables ; cette solitude, ces sous-bois, qui scellent l'ombre sous la profusion de lianes paraissant, tant elles grimpent haut, unir le ciel à la terre ! Quel est celui qui ne pourra jamais, en somptuosité, avec sa splendeur et sa mélancolie, son recueillement et sa rumeur, son calme et son effroi, brosser la fresque de ces régions puissantes où chaque pas suscite un prodige ? Quel est celui qui, égalant ses descriptions à son enthousiasme, pourra dire la fuite de l'antilope à travers la brousse, le froissement effrayé du cibissi, la sauvagerie des kaghas, montagnes où la roche surchauffée brûle les chaussures ? Le magicien quel est-il qui pourra dire la lune lucide et le fleuve qui roule des eaux inconscientes à sa lumière métallique ? ... »

Car les clairs de lune africains surtout le fascinent comme les clairs de lune du Nouveau-Monde exaltaient Chateaubriand. Et il en est, là-bas, qui sont si beaux, si doux, si purs et d'où émane un tel apaisement qu'il faudrait, déclare-t-il, être béotien pour n'en point goûter le délice. Qu'on se rappelle cette phrase de *Batouala* : « Lentement, sortie de sa case en nuages, la lune parcourt ses plantations d'étoiles. » Voilà, adaptée par un artiste, une vision réelle. Ainsi se vérifie une parole de Maran : « Je n'écris que ce que je vois ; c'est la meilleure façon de décrire. » Et pour mieux voir, il transpose des instantanés : « Le ciel est orageux, écrit-il en juillet 1913. Il faudra que je note ce soir les effets de lune dans l'orage. Batouala-le-Makondji bénéficiera de ces observations. »

Là-dessus, il m'est impossible de ne point me souvenir qu'on a osé prononcer le gros mot péjoratif : plagiat. Une lettre - anonyme d'ailleurs - publiée dans la page littéraire d'un grand quotidien, accusait René Maran d'avoir emprunté à Méry, le sujet, l'intrigue et les descriptions de *Batouala*. Pareille affirmation serait bouffonne, si elle n'était le résultat d'une campagne de dénigrement systématique et de basses rancunes. Rançon de la gloire, sans doute. En tout cas, les lettres de René Maran où tant de passages s'offrent comme les ébauches dispersées des chapitres de son roman, ont, par avance, donné le plus net démenti à de semblables insinuations. Maran ne plagie que la nature. Il ne fait point de l'exotisme imaginé. Il s'est imprégné longuement les sens du réel et il en a retenu et transcrit le charme. C'est à tout instant que des lignes de sa correspondance surgissent, aquarelles ou eaux-fortes, les paysages somptueux, que traverse une sensibilité émouvante :

« La lune, en son plein, poursuit vers les hautes étoiles, sa lumineuse ascension. Pas de nuages. L'air fait défaut. Quelle oppression ! Bruits de danses et de chants. Puis tranquillité, odeurs fortes et légères et rien, rien qu'un murmure assourdi d'eaux sur le brisant des rapides, là-bas.

« La lampe chauffe mon front. Les noctuelles et les éphémères sont attirés par sa claire présence. Les moustiques aussi. Une hallucination de cloches tinte dans mes oreilles. Je songe que la France, pays de rêve où je ne suis pas, s'achemine vers ses destinées. Je songe que nous ne pouvons pas les prévoir, ces destinées, et que sont parfois inquiétants les télégrammes que nous recevons ... » (30 octobre 1913).

Pressentiments de poète ! Il s'inquiète avant l'heure tragique. Puis à l'anxiété succède une véritable angoisse. De grandes minutes dans la vie d'une nation approchent. La pensée du sol de France envahi et de Paris menacé tourmente l'exilé. Il est pathétique le journal intime que je suis certainement seul à connaître, où il consigne ses appréhensions et ses espoirs. Que René Maran pardonne à mon amitié d'en recopier ici des fragments. Ils le laveront du reproche injurieux qu'on lui a fait d'être un mauvais Français :

« 30 août. - Petite patrie adoptive, qui fus douce à mon enfance, à présent comme tu personnifies la France à mes yeux, chère ville lointaine, Bordeaux !

« Nous que la vie a dispersés parmi les solitudes, nous qui, habitués aux quotidiens périls, aurions tant aimé mourir pour elle, nous qui, les yeux baissés, couvons ensemble l'espoir, l'impatience et la honte, nous ne pouvons que prier pour elle - mais de quelle âme fervente !

« Parce que la ville où j'ai vécu et grandi est une ville de France, parce que la France est mon pays, enfin parce que je l'aime de si exclusif amour que s'il venait à disparaître, vivre me serait à charge - que la fortune sourie aux destins de la France !

« 16 septembre. - Venant de Bangui, le vapeur est arrivé ce matin. Il apportait les derniers Havas.

« Avant que de les lire, par un passager, nous sûmes que les Allemands n'étaient plus loin de Paris.

« En hâte, nous regagnâmes le poste, afin de cacher à nos administrés indigènes notre stupeur, notre consternation et nos larmes. »

Est-ce d'un de ces enfants ingrats qui, drus et forts d'un bon lait maternel, battent ensuite leur nourrice ? Et je peux encore révéler ceci : lui qui est sobre, qui ne boit jamais, qui déteste ceux qui le font, il a bu jusqu'à s'enivrer, au moins une fois dans sa vie, à Mobaye, le 26 septembre 1914, quand un télégramme confirma la victoire de la Marne.

A ces soucis patriotiques, vient s'ajouter soudain une immense, une inoubliable douleur, celle que de Mobaye, le 10 mars 1915, annonce ce billet :

« Ma pauvre mère est morte. Une courte lettre de mes frères qui m'est parvenue le premier de l'an m'a appris la nouvelle. Je suis toujours aussi abattu. Il n'y a que l'idée de

patrie qui me soutienne. Je pense avoir le temps de rentrer et de me faire tuer pour notre France. »

Il veut s'engager. Parce que, comme fonctionnaire colonial, il est mobilisé sur place, des complications inattendues dressent mille obstacles à l'encontre de l'impatience d'un généreux dessein. En outre, la maladie dompte son corps éprouvé, courbe sa volonté de résistance, annihile sa puissance de stoïcisme. Soudain, la nostalgie le prend du pays où dorment les siens, où les écrivains de sa génération tombent en holocauste héroïque, où des amis d'enfance, Despax, Lafon, Hourcade meurent, où tant d'autres qui lui sont chers souffrent. Il a le spleen de la France lointaine, de la France douloureuse : regret de son immobilité passive. Il s'ennuie. Un dégoût mortel le possède. Son humeur s'aigrit. Il se brouille momentanément avec ses livres les mieux aimés qui ne lui confèrent plus ni la diversion nécessaire à son exil, ni la consolation indispensable à son être intime.

Jusqu'alors, par crainte de se laisser écraser par la tyrannie éblouissante et magnifique de la nature équatoriale, reprendre par l'apathie ancestrale, étouffer par le nirvana ambiant, il s'est rattaché tant qu'il a pu à la vie civilisée sous sa forme la plus raffinée : les humanités classiques, l'art et la littérature. A Bangui, à Grimari, à Fort-Crampel, à Fort-Sibut, il a mené de front les besognes administratives et les besognes intellectuelles. Il a dévoué son cœur et son esprit, son énergie et son intelligence à la poésie. La littérature a été son vice élégant, son péché d'habitude, sa religion unique, la nécessité et l'aliment de son cerveau et de son âme.

Il avait toujours lu énormément. Dès douze ans, au lycée, il avait lu les vieilles chansons de gestes, nos anciens conteurs et les poètes de la Pléiade .. Il avait dévoré au surplus les œuvres de Zola, de Maupassant, de Jean Lombard et de Pierre Louys. Aux colonies, une véritable bibliothèque itinérante le suit dans tous ses déplacements. Elle comprend des auteurs anciens et des contemporains ; comme pour La Fontaine, parmi ses livres de chevet, il en est qui sont du Nord et d'autres du Midi :

Puits de la Solitude où je me désaltère,

Lactance, Claudien, Sidoine Apollinaire,

Virgile, doux honneur du pays mantouan,

Tibulle, dont parfois la flûte en se jouant,

Dépasse les hauteurs sans forcer son murmure.

Lucrèce, ombre et lumière ...

Il les décortique, annote en marge, traduit, en extrait des maximes, des règles de conduite, des images heureuses :

« Mes livres sont là devant moi. Ils me regardent. Il y a du Gide, il y a du Suarès, du Rutebeuf et du La Fontaine et du Henri de Régnier. Il y a aussi du Lafon et du vous » confie-t-il en 1913. Il y ajoute plus tard Renan, Albert Samain et Angellier.

Quand il retourne à Fort-Sibut en 1916, il emporte une centaine de volumes. Et il marque alors sa préférence pour Adam de la Halle, Charles d'Orléans, Villon, Rabelais, Brantôme, d'Aubigné, Malherbe, Théophile, Vigny, Baudelaire, Louis Ménard, Bergson et Tagore. Depuis longtemps, il a fait de Marc-Aurèle son bréviaire et dans son deuxième volume de vers : *La Vie intérieure*, sous ce titre : *Le Visage calme* qu'il reprendra d'ailleurs pour un mince recueil paru depuis le succès de *Batouala*, des vers sont directement inspirés par la fréquentation assidue du philosophe.

Or, les stances mêmes du *Visage calme*, fière et digne attitude devant les rancœurs qui suivent la gloire, comme devant l'amertume d'un amour trahi, se placent sous l'invocation du penseur païen. René Maran émet, maintes fois, en des vers graves où la densité atténue peut-être l'éclat lyrique, le programme de sagesse et le haut stoïcisme à la manière des grands esprits d'autrefois qui lui sont familiers :

Si fort que le Destin ait pu t'avoir blessé,

Marche droit dans la vie et non pas redressé,

Accepte sans orgueil, quitte sans résistance,

Oppose le sourire au mal, et le silence ;

Aime l'étude. Et si, parfois, te souvenant

Que tout travail humain est fumée et néant.

Fatigué de savoir tes efforts éphémères,

Tu maudis la sagesse en paroles amères,

Dis-toi bien que tes pleurs, tes reproches, tes cris

Sont aussi vains, hélas ! que sont vains les écrits.

Et ce quatrain d'une série de sentences ·

Rester maître de soi, n'être pas versatile,

Tempérer son esprit d'une grave douceur,

Remplir tous ses devoirs, essayer d'être utile,

Chaque jour s'efforcer de devenir meilleur ...

Ne s'y révèle-t-il point une conscience à l'épreuve du présent et une acceptation sans forfanterie de l'avenir ?

René Maran s'est nourri de la pensée et de la discipline antiques. Il a puisé chez les vieux maîtres un archaïsme savoureux et des façons de dire savantes et complexes. Il sait bien que ce n'est qu'en étudiant la langue des aînés, leur style et le mécanisme de leur style qu'un écrivain a chance de développer une originalité latente.

Le même éclectisme préside d'ailleurs au choix de ses lectures de périodiques. A l'époque où ses appointements de débutant ne lui permettaient guère de sérieuses dépenses, il était du moins l'abonné fidèle du *Mercure de France*, de *la Revue bleue*, de la *Nouvelle Revue Française*, de *l'Amitié de France* et de *La Vie*. Au surplus, il recevait de ses amis parisiens, stimulés par ses appels distants, à peu près tout ce qui se publiait bon an, mal an, de jeunes revues en France et en Belgique. Aujourd'hui, de la *Revue des Deux-Mondes* à *Belles-Lettres*, il reçoit et lit quasiment tous les périodiques capables de le renseigner sur le mouvement littéraire. Au fond de sa brousse congolaise, il est mieux informé sur la littérature vivante que beaucoup de ses confrères qui habitent Paris. Il lui est arrivé de me signaler de Fort-Archambault tel article du *Correspondant* qui m'avait totalement échappé ici. Comme il se trouve, à cause de la distance et du temps que mettent courriers et journaux à lui parvenir, dans les conditions du recul nécessaire à une saine appréciation, qu'il n'est point troublé par les calculs ou l'influence pernicieuse des petites chapelles, il juge ses contemporains avec une extrême indépendance, beaucoup de sûreté et même une certaine rudesse. Ses lettres offrent un intérêt littéraire considérable. Je les crois du reste rarement de premier jet. Il n'a point notre hâte encombrée. Le temps ne compte pas. Maran réfléchit, sait recommencer un passage, appliquer à trouver une formule définitive les préceptes de Boileau. Ses scrupules, ses doutes, sa probité laborieuse font de ses moindres pages des morceaux de style. Près d'un livre ouvert ou devant la page blanche, il est indifférent au reste du monde. On n'imagine guère à le lire qu'il est là-bas en quelque hutte du Tchad, au toit flagellé par la tornade, parmi la chaleur humide et suffocante où tournoient les patakalas, les redoutables fourmis ailées et où miaulent les fauves. Il poursuit, à six mois d'intervalle, son rêve d'humaniste et disserte froidement, d'un point litigieux de grammaire :

« *La Vie cambrésienne* que vous avez eu l'obligeance de m'envoyer a cru que j'avais fait une faute en écrivant « d'un couleur d'or prestigieux ».

« Que non pas ! Au XVIIe et même au XVIIIe siècle, le mot couleur immédiatement suivi des qualificatifs : or, vert, de feu, etc ... peut être masculin ou féminin à volonté. Masculin est plus élégant ... »

Il éprouve des joies graves d'érudit à feuilleter des ouvrages austères, qui justifient ce que d'aucuns taxent d'incorrections.

« Lorsque j'aurai fini de vous écrire, je prendrai *Les Latins* de Bréal et Bailly. Je le compulse souvent. D'abord, pour ne pas trop oublier le latin, ensuite pour mieux connaître mon français. Je jubile lorsque je trouve l'étymologie d'un mot dévié, adultéré par nos contemporains. »

Et c'est du camp de Kassaï où, sur la fin de la guerre il avait été récupéré comme soldat de 2e classe, qu'il s'évertue à résoudre un problème linguistique auquel ne devaient certes point s'intéresser ses camarades de chambrée, noirs, métis ou blancs :

« Voici trois semaines que je relis les *Cent nouvelles* nouvelles, Rabelais, Brantôme et quelques vieux auteurs. Je recherche une vieille expression, très peu usitée de nos jours et qui, selon la phrase, veut dire soit « à toutes jambes », soit « les quatre fers en l'air ».

« A notre époque, écrit-on « à jambes rebidaines » ou « à jambes ribedaines » ? Le Larousse consulté est demeuré muet ... Rabelais m'a donné rebindaines et Brantôme ribaudaines. Or, s'il me fallait choisir, je n'hésiterais pas, je vous l'avoue, entre ribedaines que j'ai peut-être forgé, mais qui est substantiel et ribaudaines qui sonne parfaitement à l'oreille et dont l'étymologie n'est pas malaisée ... » (4 mai 1919).

Comprend-on maintenant que René Maran, harcelé d'hésitations et buté à des vétilles, ait mis plus de huit ans à écrire, faire, défaire et refaire jusqu'à vingt fois, le cas échéant, tel chapitre de *Batouala* ? Comprend-on désormais le labeur ingrat auquel il s'est voué de toutes ses forces et de tout son amour-propre tendus vers une impossible perfection ? Conçoit-on comment ce roman qu'il annonçait terminé dès 1912, sous divers titres provisoires, il pouvait m'en parler encore en ces termes, à la veille de le porter à l'imprimeur : « Depuis que je vous ai vu, j'ai refait complètement une fois de plus Batouala-le-Makondji, le tonneau des Danaïdes. Et je n'ai pu finir de le remplir qu'hier. »

Non qu'il ait le travail lent. Soins extrêmes et ratures sont un effet de sa probité d'ouvrier et de son respect de son instrument :

« J'admire, écrivait-il à ce propos, le 4 juin 1917, ceux qui peuvent élucubrer en moins de trois mois une histoire de trois cents pages. Ce n'est pourtant pas l'imagination qui me fait défaut. Au contraire. Je suis obligé de la brider. Alors ?... Alors, je crois que le français est une langue admirable, qu'on ne la soignera jamais assez et que le meilleur moyen de prouver combien on l'aime est de l'écrire aussi bien que possible ... »

Et encore :

« Le travail de Pénélope auquel je me livre depuis 1912 me fatigue et m'irrite.

« Mais je suis sûr que mon récit apportera une note nouvelle dans la littérature. C'est de l'exotisme vécu, vrai, cru. Et pour le rendre, je n'ai cru devoir employer que de l'excellent français. Je n'ai même pas cru qu'il fût nécessaire d'user du petit nègre. Quelle pierre dans la mare aux grenouilles exotiques ! »

Il ne croyait pas si bien dire ! Et on le lui a démontré avec acrimonie, avec acharnement, avec pédanterie mesquine et haineuse. Ah ! je plains ceux qui, au calme de leur librairie, ou installés dans leur confortable égoïsme, n'ont que mépris et sourire de pitié pour l'idéal consciencieux et les ambitions d'art désintéressé de cet écrivain noir et ce qu'ils nomment, contempteurs, un « devoir d'écolier appliqué ». Ecolier, assurément. Et il ne s'en excuse point. Il avoue qu'il s'efforce, qu'il étudie, qu'il apprend à l'école des bons instituteurs et qu'il cherche. C'est son orgueil et son mérite, comme de vouloir se prouver à lui-même et prouver aux autres, que, malgré sa couleur et ses origines, il écrit et connaît mieux le français que tant de prétentieux professionnels incapables de réfléchir comme lui, en belles phrases et narrations lyriques, les secrets de sa pensée et les mystères ignorés du continent noir.

En réalité, quelques paragraphes trop précis d'une préface assez désobligeante pour les coloniaux ont nui à *Batouala* dans l'opinion de plusieurs. Préambule fâcheux, certes. Il a fait dévier la droiture inquiète de certains critiques, instauré une querelle tapageuse et faussé les conclusions sur l'œuvre, ses tendances et sa portée. Pamphlet anti-colonial, plaidoyer anarchiste, propagande anti-française, sont des mots qui ont été, bien à tort et hors de propos, prononcés.

Or, il importe de distinguer ici, entre l'histoire où l'Européen est jugé par l'indigène selon sa mentalité et l'introduction où René Maran parle lui-même. Et il semble que les termes les plus véhéments et les accusations les plus précises de l'avant-propos se réfèrent plutôt à des ouvrages futurs qu'au roman lui-même, cause de tout le scandale.

Batouala est un document ethnique et que l'auteur s'est essayé à rendre le plus objectif possible. Il signale les résultats d'une enquête minutieuse et approfondie sur les mœurs d'une humanité presque totalement inconnue et sur une contrée pittoresque qui ne l'est pas moins, voire sur les dialectes du Haut-Oubangui. Car, pour mieux pénétrer les individus et le sens de leurs coutumes, René Maran a appris leur langage :

« Je travaille, écrivait-il en juillet 1914, la langue banda, bien plus difficile que le sango, cet espéranto de la rivière. J'ai colligé plus de trois cents mots, à peine le quart du vocabulaire que je voudrais rédiger. C'est une langue très euphonique, en élisions continues. C'est parce qu'elle est mystérieuse que je la voudrais connaître moins théoriquement. Il y a là des onomatopées curieuses. »

Poussé par le même souci de bien savoir, René Maran s'est penché sur les âmes obscures qui l'entouraient. Il a donné du relief à ses constatations journalières en juxtaposant et

contrôlant l'âme noire et l'âme blanche, Il a porté témoignage avec une rigoureuse sincérité de ses moindres observations. Autant que les Européens susceptibles, les nègres auraient raison de se plaindre de l'intègre méthode d'examen. Qu'ils s'en prennent en ce cas à eux-mêmes ! C'est peut-être le lieu d'observer ici que le procès-verbal littéraire de René Maran concorde avec des remarques rigoureusement scientifiques comme celles faites par M. le docteur Huot, par exemple, sur les indigènes bandas.

Bien mieux : René Maran n'a pas inventé ses personnages, ni leurs propos. Il a intégré dans son livre des types de sa connaissance, non tels qu'ils devraient être, mais tels qu'ils sont dans la réalité. Batouala a réellement vécu, là-bas, sous le nom de Goara qui dira peut-être quelque chose à certains coloniaux. Le Makondji est mort, il y a quelques années, dans son village où il a été remplacé par un de ses capitas. De longues conversations avec Goara ont permis au romancier de se renseigner sur la véritable haine que le nègre banda nourrit, non point contre le blanc, mais contre l'occupant, qu'il soit d'ailleurs Français, Anglais, Allemand ou Portugais. Car d'autres chefs noirs ont complété les récits de Goara. René Maran tient d'un vétéran de la subdivision de Fort-Sibut, Krebebjé, sa documentation sur les coutumes et légendes et tout le folklore qui s'épanouit dans *Batouala*.

Il devient dès lors piquant de souligner pourquoi René Maran peint sans enjolivures ses indigènes. Il dessine d'après nature. La psychologie noire, telle qu'elle se trouve définie dans *Batouala*, montre le nègre livré à ses instincts primitifs, à la sauvagerie féroce, à la barbarie sournoise, aux pires abominations. Autour de leur chef, de qui l'autorité demeure, malgré la présence des Blancs détestés, souveraine hormis en amour, on fainéantise, on palabre, on boit, on danse, on s'enivre, on se bestialise en chœur. Cela parce qu'il en est ainsi.

Mais du fait que les orgies sont sanglantes, les coutumes grossières, la paresse irrémédiable, s'ensuit-il que l'inhumanité, les exactions et l'esclavage déguisé soient permis à l'endroit de ces malheureux opprimés déjà par l'horreur d'une existence abjecte et végétative ? Ce n'est point la civilisation que condamne René Maran, c'est la manière de certains civilisateurs qu'il réprouve. Que son âme fraternelle s'émeuve au spectacle réaliste de la misère et de la déchéance indigènes, quoi de plus naturel ? Nous sommes tous d'accord sur les paroles évangéliques ou socialistes éructées, comme un testament suprême, par Batouala dans son délire. Il ne doit y avoir au monde ni blancs, ni noirs, mais simplement des hommes qui ont des droits égaux à la liberté, au bonheur et à la paix.

La véritable pensée de Maran sur la question nègre, la politique et les limites de la colonisation, n'est ni dans un désir immodéré d'apitoiement ni dans une envie de polémiques autour d'un état de choses perfectible, non plus que dans la vanité du triomphe d'idées personnelles. Je la trouve formulée d'une façon nette et sans restriction par une lettre qu'il m'adressait à propos d'un opuscule écrit en collaboration avec un de mes amis belges : *Les tirailleurs noirs sur l'Yser* (1) :

« On ne parlera jamais assez de ces pauvres gens qu'une civilisation à laquelle je dois tout a immolés et immole chaque jour davantage à sa conservation. Si toute civilisation ne se condamnait pas elle-même, le geste que fait celle-ci suffirait. Je comprends qu'il ait été fait. Je me refuse à l'approuver.

« La question dépasse de beaucoup la question de races. Car ce n'est pas une race ici que j'attaque ou que je défends ... J'appartiens à l'une. J'ai trop de raison pour aimer l'autre qui, au surplus, par les parents de ma mère, a instillé dans mes veines quelques gouttes de sang. Ce n'est pas une question de races. C'est un principe, le fameux principe des nationalités dont on parle tant et que l'on écrase tant ... » (Bangui, 30 octobre 1918).

On saisit le ton et les nuances. Maran est un homme trop loyal, un observateur trop sagace, un trop fidèle servant de la vérité et de la justice pour systématiser, ainsi qu'il lui en est fait reproche. Il regarde, il réfléchit, il indique le pour et le contre, indifférent à la répercussion fatale.

Ainsi conduisit-il aux colonies ses investigations simultanées sur les indigènes et les Européens sans se départir un instant de cette sérénité qui domine les contingences et les individus. Tant pis pour l'aboutissement !

Sans doute, a-t-il l'air parfois de généraliser hâtivement :

« Fonctionnaires, commerçants, missionnaires, colons, soldats, les Français qui vivent dans ces parages ne sont d'ordinaire que des déchets de France. Instruction générale : 0. Education : 0. Voilà ! ... » (Novembre 1918).

Mais un raccourci de ce genre ne doit pas être pris à la lettre. Et lui-même corrige son appréciation péjorative chaque fois que s'impose à lui l'obligation d'être moins catégorique. Cela arrive plus souvent qu'on ne croit.

A Grimari, il passa une année avec un seul blanc, des mois et des mois de pluie. Et de la véranda large qui s'ouvre sur le camp des miliciens, en face de la Bamba débordée qui les sépare du reste du monde civilisé, il entreprend un magnifique éloge de ce compagnon, son chef. « Un excellent administrateur qui est bien le plus brave homme de la colonie. » (13 octobre 1912).

Autre son de cloche ensuite. D'un autre poste perdu, plus tard, il écrit : « J'apprends les différents dialectes de ce pays. J'ai de fréquentes palabres avec l'administrateur de notre circonscription. C'est un ancien caporal infirmier ... Illettré, ignare, stupide et rampant, obséquieux et cauteleux, comment a-t-il pu parvenir à un grade qui exige des qualités qu'il n'a même pas en puissance ? ... »

La compagnie des Blancs n'est pas drôle tous les jours dans de pareilles conditions. Il est bien loisible, en outre, à René Maran de trouver indésirable tel collègue qui, je ne me rappelle plus où, ne sait que chantonner sans fin aux oreilles du poète : « Il était deux

amants .... Je vous aime et j'en meurs » et autres rengaines de sentimentalité bêbête, en attendant l'heure de s'imbiber copieusement d'apéritifs frelatés.

Qu'il regarde sans indulgence autour de lui, peut-être, mais sans parti pris de dénigrement, à coup sûr. En voici, entre autres, une preuve encore :

« En me comptant, nous sommes six Européens à X ... Je ne les fréquente guère. Deux de ces messieurs sont alcooliques au dernier degré. Ils en revendraient à toute la Pologne autonome. Je n'ai jamais aimé les gens qui boivent pour boire, les assoiffés, les yvrongnes, comme disait Marot. Le troisième est un de mes chefs. Un excellent vieil homme, gueulard, mais cordial. Sa mentalité de sous-off fait que je m'éloigne de lui.

Puis il y a notre chef à tous ici ... Nous avons eu de tout temps des rapports amicaux. Mais il a beaucoup de mon caractère, ayant eu une jeunesse à peu près identique. Lorsque nous allons l'un chez l'autre, nous unissons nos deux mélancolies pour en obtenir un noir de cafard. Nous avons eu le courage de raréfier ces cérémonies où il ne manquait plus que les vocératrices ... » (12 octobre 1916.)

Quant au corps médical, il ne sait, en toute circonstance, que rendre à son héroïsme et à son dévouement un hommage auquel n'est pas marchandé l'enthousiasme. Je voudrais pouvoir citer en particulier la longue lettre où est racontée en détail comment le docteur Bablet avait failli succomber là-bas, au retour d'une tournée médicale.

« Les docteurs qui viennent par ici, écrit R. Maran, n'ont point de chance. Son remplaçant, le docteur Récamier, est obligé de rentrer. En soignant un malade, il s'est piqué. Peu après, l'infection se déclarait et aussi la tuberculose pulmonaire attrapée sans doute à force de porter ses soins à des malades, sous la pluie, à des centaines de kilomètres. »

Lui-même, en cas urgent, fait office de médecin, injecte des sérums, cautérise des morsures. Et ce lui est occasion de juger de la résistance et du courage des noirs opérés. Son admiration ne l'empêche point, on l'a vu, de constater par ailleurs leur inertie, leurs vices et de réprimer, inflexible, rapines, maraudages ou manquements à l'impôt ou à la loi.

« Je vais coffrer une dizaine d'individus, aligner tout un village, forcer les habitants à faire de vastes plantations de manioc, d'arachides et de patates. Ici, l'indigène fainéant jusqu'à la moelle des os, ne sème même pas le cinquième de ce qu'il lui faudrait pour vivre. » (Août 1913.)

Ainsi, ni Européanophobe, ni Négrophile, mais tout pénétré de vérité et de justice, René Maran ne cèle rien, n'affadit rien, demeure par-delà le bien et le mal, obstinément et simplement curieux de faits qui l'instruisent, dissociant, en vue de l'œuvre, art et morale.

Il est exact pourtant, et ses lettres en font foi, que peu à peu, du pessimisme s'est glissé entre lui et les spectacles de la nature qu'il contemplait, interposant une sorte de voile de brumes et de mélancolie autour des faits et des personnes. Il arrive un moment où il ne

considère plus tout à fait les choses sous le même aspect purement objectif. Cela date de la mort de sa mère. Il est malade, il est las, navré, découragé. Malgré le stoïcisme rigoureux dont il s'est fait une vertu, il n'a plus tout à coup la croyance salutaire dans l'effort quotidien. Par surcroît, il se trouve délégué, à Fort-Crampel, dans un rébarbatif emploi de comptabilité où il n'entend goutte. Il traverse alors une véritable crise de dépression morale et de sécheresse intellectuelle. Il s'est tellement sursaturé de littérature qu'il en devient comme intoxiqué cérébralement. Un peu par misanthropie farouche, un peu par pudeur et amour du silence et du travail, il s'est si bien surmené et irrité dans la fièvre et l'analyse décevante de son moi, à se scruter, à se comprimer et torturer le cœur qu'il éprouve déplaisir à la vie et satiété des livres vains et des rythmes et des mots. Il s'est tellement plongé dans le rêve que, selon la parole vérifiée de Jules Tellier, il est perdu pour l'action qui ne le sollicite plus, détruisant du coup l'admirable équilibre moral et physique qu'il vantait jadis en lui. La littérature et sa passion d'un art difficile ont agi comme des ferments mauvais et des poisons dissolvants sur son être intime et ses énergies. Il étouffe, tout à coup, dans l'enfer du tourment intérieur et le gouffre de scepticisme où il est descendu délibérément. Ah ! qu'ils sont loin de son cœur les fiers élans vers l'idéal et les hautes pensées qui le soutenaient !

Dix années de solitude hostile dans ces régions éloignées de tout, dix années de jeunesse perdue sans foyer et sans tendresse, parmi une ambiance déprimante, quelques vexations subies qui continuent les brimades, commencées à l'internat, ont versé en lui la grande amertume des esseulés. Des tracas administratifs s'ajoutent à tout cela. Il s'imagine volontiers que, quoi qu'il advienne et quoi qu'il fasse, à valeur égale, desservi par sa couleur, il verra ses camarades européens favorisés à son détriment. C'en est assez pour aigrir un caractère ombrageux.

Après l'exil, les deuils, les déceptions, un dépit amoureux, cruel, achève de désagréger sa joie de vivre. Il cède au terrible « à quoi bon », s'abandonne à la dérive, est hanté presque par l'idée de persécution.

Et voilà l'explication, ces déboires, ces souffrances intimes, ces dégoûts, d'un mécontentement qui s'affirme, d'une humeur chagrine qui s'accuse, d'un pessimisme qui augmente et qui se fait jour dans la préface incriminée, la préface irritée.

Les deux documents d'apparence illogiques, le roman et son préambule, ne relèvent pas de la même inspiration. L'un est personnel, l'autre impersonnel. Ils ne sont pas contemporains. Ce sont deux documents successifs, deux temps différents de la question nègre et coloniale, vus à travers un tempérament impressionnable à l'excès.

Il importe de savoir cela pour juger sainement de l'œuvre de René Maran. Mais les attaques inconsidérées dont *Batouala* et le narrateur de ses exploits sont aujourd'hui les victimes lointaines et toute la malveillance remuée autour de l'aventure du prix Goncourt aident à la diffusion tapageuse des idées qu'elles prétendent desservir et enrayer. Voici la gloire à grand fracas.

René Maran n'avait jamais, aux jours de sa plus grande confiance, osé espérer semblable retentissement auprès de son livre et auprès de son nom. Il est trop modeste pour en tirer vanité.

Pourtant, se trouve réalisé par là son vœu d'hier qui est aussi son vœu de toujours : que dans la querelle soulevée et qu'il se défend d'envenimer, il ne prétend pas avoir raison seul contre tous. Il ne demande qu'à s'instruire et à confesser ses erreurs s'il s'est trompé. Qu'on le lui prouve autrement que par des injures, s'il a tort. Ne sait-il pas que la vie coloniale qu'il a menée lui a donné des hommes et des choses une expérience qui fait défaut à la plupart de ceux qui le blâment et vitupèrent ?

C'est dans cet état d'esprit que réconforté par de sûres et actives amitiés - Manoel Gahisto, Henri de Régnier, Foulon de Vaulx, Jacques Boulenger, Renaitour - il est retourné aux colonies après un an passé à Paris. Il est arrivé au Tchad l'avril suivant, au bout d'un voyage atroce en baleinière sur le Gribingui et l'Oubangui. Et il s'est remis à l'ouvrage :

« Que vous dire de Fort-Archambault ? J'y serais bien s'il y avait des arbres, moins de chaleur et pas de moustiques. J'ai eu la chance de tomber avec des chefs excellents sous tous les rapports. J'occupe une maison à trois pièces. Ma domesticité est celle que j'ai eue pendant toute la durée de mon précédent séjour. Je ne désire rien de plus, indifférent aux questions d'argent et d'avancement. » (Octobre 1921.)

Mais s'il y a dans le Tchad de vastes troupeaux, partant du beurre et du fromage, s'il y a des poules et donc des œufs et si la vie y est assez aisée, on y entend la nuit rire trop d'hyènes et feuler trop de panthères. Le ciel y est humide et chaud - 42 degrés à l'ombre - des trillions de moustiques, tsé-tsé, fourous, abeilles et autres mouches piqueuses y exercent la patience. Et il n'y a pas moyen d'y échapper au paludisme. Séjour enchanteur au retour de Paris, pour un écrivain !

En attendant de donner ce *Roman d'un nègre* où l'on descendra plus avant dans l'intimité douloureuse d'une âme blessée, René Maran a parfait, là-bas, en un an, sans hâte et sans préoccupation que de s'enchanter aux mots rares de sa fantaisie de poète, *Le Petit Roi de Chimérie* que voici.

Conte féerique, primitivement destiné aux enfants, récit hors du temps et de l'espace, et dépourvu de toute intrigue, plein d'émerveillantes aventures et n'ayant pour prétention que de séduire l'imagination du lecteur. On y retrouve les divers éléments des histoires fantastiques, ainsi que des personnages de la fable et de la littérature la plus contemporaine que la vraisemblance a surprise de voir se côtoyer. Ils sont nombreux, depuis Ahasverus entré dans la légende universelle, jusqu'à Gayant, le bon géant douaisien, qui n'a guère vu sa renommée franchir le département du Nord. Et j'avoue qu'en si plaisante compagnie, il m'est venu quelque étonnement de ne point rencontrer le fameux Till Ulenspiegel du beau pays de Flandre, « manant et noble homme tout ensemble » qui se promène par le monde « louant choses belles et bonnes et se gaussant

de la sottise à pleine gueule ». Ce symbole de l'indépendance et de l'esprit critique eût fait en Chimérie d'autant meilleure figure que sa présence ou son intervention aurait préparé adroitement la seconde partie du livre juxtaposée à la conception primitive.

Là, soudain, les personnages empruntés à Rabelais, à La Fontaine, à Maeterlinck, à Pierre Louys, à Anatole France, à Robert de la Villemarqué, voire à Jarry et au docteur J .- C. Mardrus, prennent pied en pleine réalité, avec d'autres aux noms transparents et aux traits aisément reconnaissables. Le conte aussitôt change de ton, tandis qu'il puise sa substance dans l'histoire d'hier.

Procédé audacieux. D'ordinaire, la fable sort des événements du plus lointain passé après une série de déformations lentes et involontaires. Procédé plus audacieux encore, à cause des circonstances où il se produit et de la personnalité de l'auteur. On ne manquera pas de faire reproche à R. Maran d'avoir écrit une allégorie satirique. On lui déniera peut-être le droit de se prononcer, par une fiction ingénieuse et sommaire, sur des hommes considérables et des faits autour desquels les jugements définitifs hésitent encore.

Plutarque a-t-il menti ? N'a-t-il pas menti ? Il est permis d'avouer, aujourd'hui du moins, qu'il a rudement bluffé.

A quoi René Maran ajoutera sans doute : « Ne qualifions point d'irrévérence une franchise d'opinion qui ne fait qu'user d'une ironie peu voilée. » Tout Français a qualité et liberté pour critiquer les individus mêlés étroitement par leurs actes à la vie nationale. Et nul ne s'en prive.

René Maran est Français, un Français noir, c'est entendu. Les capacités de citoyen français ne tiennent point, par bonheur, à la pigmentation de la peau. Il lui est permis d'avoir ses idées sur la guerre et la paix et de les formuler, en romancier ou en historien. Si l'auteur du *Petit Roi de Chimérie* le fait dans un esprit de sincérité un peu vive, c'est qu'à 2.000 lieues de Paris, il ne se croit pas tenu à nos réserves, à nos précautions et réticences. Il se trouve déjà dans le recul et sur le plan de l'absolu qui sont les conditions d'une impartialité plus profonde.

Il est certain, en tout cas, qu'il n'entend être ici ni la voix perturbatrice ni la voix antipatriotique qu'on a voulu dire. Non et non. Les Allemands oseront-ils emprunter à ce livre-ci des pages pour leur propagande ?

Il faut dépasser les apparences de ce conte et voir sa signification symbolique. *Le Petit Roi de Chimérie* est un hymne de foi envers les destinées de la France éprouvée, imprévoyante mais immortelle et servie et magnifiée par ces écrivains « honneur d'un pays qui lui a tout donné » comme Maran l'a reconnu. En leur générosité compréhensive, il n'a pas cessé, nonobstant les récriminations et les colères de certains contre *Batouala*, d'avoir une confiance tenace et fraternelle.

LÉON BOCQUET.

(1) Léon BOCQUET et Ernest HOSTEN: Un Fragment de l'Epopée sénégalaise, illustrations de Lucien Jonas, Paris et Bruxelles, Van Oest, édit. 1918.